

La Maison-Dieu, 160, 1984, 5-8

Aimé-Georges MARTIMORT

QUESTIONS POUR L'AVENIR

CE n'est pas sans quelque hésitation que j'essaie de répondre aux questions aimablement posées par la Direction de la *MAISON-DIEU* à l'occasion du « quarantenaire » de cette « Revue de pastorale liturgique », qui me rappelle tant de choses... Peut-être même à cause de cela, car les vétérans ne sont plus guère utiles qu'à arborer toutes leurs médailles et porter le drapeau aux enterrements.

La Maison-Dieu, dans ses cent cinquante-neuf cahiers déjà parus a évidemment abordé et même traité plusieurs fois tous les grands problèmes liturgiques, selon leurs diverses positions avant, pendant, après la réforme.

Peut-être maintenant le temps serait venu d'approfondir, surtout doctrinalement et spirituellement, quelques aspects que l'on croyait évidents et qu'à cause de cela on a laissé un peu dans l'ombre, ce qui a des conséquences sur la pratique pastorale.

1. Le souci de perfectionner sans cesse les textes, d'introduire de la variété, de ranimer l'attention..., n'a-t-il pas fait négliger l'importance de la mémorisation ?

Ce qui a fait la richesse spirituelle des générations formées par le mouvement liturgique des années 1910-1940, c'est cette « ruminantion » des lectures, des psaumes, des oraisons, que la

fixité de la traduction latine, le rythme du texte, surtout éventuellement la mélodie des antiennes gravaient dans la mémoire qui les retrouvait spontanément et développaient un imaginaire biblique. Négliger cette part de la mémorisation, c'est réserver à une élite réduite le profit de la prière liturgique pour la vie personnelle : on ne peut plus citer de mémoire des textes trop mouvants, apprendre des formules fugitives mal soutenues par des mélodies indécises. La participation active y perd d'ailleurs, notamment lorsque, au gré du célébrant ou de l'« animateur », on modifie sans cesse textes et mélodies des acclamations... Il y a même à revoir, pour une bonne intelligence des textes, la façon dont sont reprises, dans un texte donné, des citations d'un autre passage biblique que l'oreille devrait reconnaître aussitôt, s'il y avait uniformité de traduction. L'exemple le plus fort est le texte du *Pater* selon Mt, traduit dans la péricope du Lectionnaire de façon différente de l'usage liturgique.

Je souhaiterais donc quelques études sur le rôle et les conditions de la mémorisation : dans le passé (avant l'imprimerie et l'alphabétisation), — dans le présent (pour l'homme marqué par les mass media).

2. Je souhaiterais que l'on revînt sur l'importance des signes, des choses, et sur la nécessité de leur opulence. En réaction peut-être contre les complications d'un ritualisme excessif, l'évasion esthétique et les fausses richesses, on est trop souvent tombé dans l'excès opposé d'un paupérisme affligeant, d'un dépouillement qui ne permet plus la fête, d'une sécheresse ennuyeuse.

Mais surtout, je constate que la réforme liturgique n'a pas réussi à faire retrouver le sens des signes, leur usage signifiant : le Saint-Chrême est demeuré un coton imbibé d'huile inodore, l'encens a disparu de la plupart des cérémonies, le luminaire se réduit à des lumignons, le vêtement liturgique s'amenuise...

Or, ce n'est pas là seulement erreur psychologique, car enfin on voit bien la carence de la catéchèse biblique et théologique des signes sacramentels. Tout l'effort accompli par les patrologues pour la redécouverte des catéchèses antiques n'a pas vraiment débouché dans l'enseignement théologique et, a fortiori, dans la pastorale.

3. Mais, à propos des signes, notre époque a fait découvrir la nécessité d'une révision de nos façons de les déchiffrer, car l'Église n'est plus liée au bassin méditerranéen, mais s'étend désormais aux extrémités de la terre et s'enracine dans toutes les cultures.

Or le pain et le vin sont trop souvent encore présentés comme « le repas quotidien » et l'Eucharistie comme faite avec « le pain de chez nous ». Ce qui provoque justement la critique, parfois violente, dans certaines jeunes Églises.

Il faut donc revoir toutes ces présentations et approfondir la notion de mémorial : l'Eucharistie n'est pas le repas « de chez nous », mais un signe historique : « Qui pridie quam pateretur ».

4. Ceci conduit à rechercher et approfondir les lois de l'adaptation liturgique, c'est-à-dire à aborder les vrais problèmes actuels que doit affronter désormais l'Église dans l'application de *Sacrosanctum Concilium*. Je verrais surtout les questions suivantes :

a) Quels sont les « faits fondateurs » de l'ordre sacramentel et de la liturgie, ce qui ne peut par conséquent pas changer, malgré le caractère historique, donc contingent, de ces faits ?

b) En prolongement de cette première question, quels sont les gestes, attitudes et signes, même non liés aux faits fondateurs, qui s'imposent à la liturgie par leur appartenance à l'imaginaire biblique ?

c) Comment assurer l'équilibre entre unité et diversité, prière de l'Église locale et prière de l'Église universelle ?

Notamment, quelles sont les fêtes qui doivent réunir au même jour la prière des fidèles du monde entier ?

Il faut, de ce point de vue, « démythifier » Pâques comme « fête printanière », car elle n'a d'intérêt pour nous que comme anniversaire de la Pâque du Christ au 14^e jour de la lune d'équinoxe, — et surtout Noël, encombré d'un folklore hivernal, alors que l'on doit la célébrer dans l'hémisphère sud au début de l'été.

d) Qu'est-ce que le christianisme peut adopter dans sa liturgie des coutumes civiles ou religieuses (païennes) des peuples que l'Église évangélise ?

On a dit souvent, en des généralisations rapides, que la primitive Église s'est approprié des rites et usages païens pour les

rendre chrétiens : ce serait à étudier de façon approfondie et scientifique ; après O. Casel, il reste beaucoup à faire et, d'ailleurs, les thèses du grand historien sont elles-mêmes très critiquées.

e) Qu'est-ce que l'Église peut célébrer dans sa liturgie ? Le travail ? La patrie ? Dom Casel répondrait justement : le mystère pascal tout court (*schlechthin*). Ce principe devrait donc être repris (j'ai l'impression que l'on parle peu aujourd'hui du mystère pascal), pour éclairer la façon dont l'Église *prie pour* les réalités terrestres.

Et en un mot pour conclure : *La Maison-Dieu* ne peut se contenter de répondre à des problèmes de l'hexagone (elle ne s'en est heureusement jamais contentée) ; elle doit aider l'offrande de l'oblation pure de l'Orient à l'Occident.

Aimé-Georges MARTIMORT